

Prologue

Portrait du protagoniste en jeune femme

« La fiction traite de ce que cela signifie d'être un putain d'être humain. »

David Foster Wallace

Qu'est-ce qui vous amène ici ?

Qu'avez-vous cru voir qui vous a poussé ce matin à vous écarter de votre routine, de vous aventurer si loin de chez vous pour vagabonder dans ce quartier où vous ne connaissez rien ni personne ? Le savez-vous vous-même ?

S'agit-il de cette forme blanche à peine aperçue, cette petite créature ou ce petit objet mobile dont vous vous êtes convaincu qu'il ne pouvait être ni un oiseau, ni une hallucination ? À quoi pensez-vous avoir eu affaire, alors ? De combien de manières différentes avez-vous tenté de vous persuader qu'il ne s'agissait de rien de particulier, avant de laisser la curiosité vous gagner ?

Les mains moites, vous voici au pied de cet immeuble à présent, ce grand bloc gris entre deux blocs gris, et vous sentez l'embarras vous gagner. Encore un peu et vous allez tourner les talons et oublier toute cette histoire, pour donner à votre vie une tournure plus raisonnable.

Pourtant, ne partez pas si vite, je vous en conjure. Vos soupçons étaient justifiés et vous aurez bientôt certaines des réponses que vous convoitez. Non, cette forme blanche qui vous a frôlé tout à l'heure n'était ni un oiseau, ni rien de rassurant ; non, ce qui est sur le point d'arriver dans cet immeuble n'est pas naturel (en tout cas si l'on se fie à votre définition étroite de ce qui est naturel) ; non, le monde est loin d'être aussi prévisible que vous l'avez craint toute votre vie : la vérité est bien plus intéressante que cela... plus cruelle également. Non, je ne suis pas qu'une voix dans votre tête, mais ça, c'est un sujet que nous aurons tout le temps d'aborder plus tard.

Suivez-moi et poussez la porte de l'immeuble. Allons ! Il est trop tard pour manquer d'audace : vous avez pris votre décision. Comment entrer ? Rien de plus simple. La serrure n'est pas verrouillée – vous n'êtes pas la première personne à pénétrer dans ce bâtiment sans y être invitée...

Mieux vaut se hâter, donc, si vous ne voulez pas tout rater. L'ascension sera rude : vous avez rendez-vous dans l'appartement d'une demoiselle qui loge au sixième étage. (« Rendez-vous » est à prendre ici entre guillemets, votre hôtesse ignore tout de vous, ne s'attend aucunement à votre visite et, pour tout dire, est endormie à l'heure qu'il est. Et puis comment pourrait-elle vous voir ? Vous êtes avec moi).

Naturellement, il n'y a pas d'ascenseur. Vous vous résignez donc à gravir les marches sans trop y penser, tentez de ne pas voir la peinture qui s'écaille et jaunit et les longues larmes de rouille qui pendouillent des canalisations. C'est un de ces immeubles qu'on qualifiera de « logement » mais jamais, jamais de « foyer. » Les petites touches d'humanité que vous apercevez par-ci par-là sur les paliers ne font que rendre le spectacle plus pathétique : alignements de bottes de pluie, posters de chatons, vase hideux rempli de plantes mortes... Même si vous ne croisez personne, vous devinez en montant l'escalier que chaque locataire déteste vivre ici.

Vous êtes arrivés à l'étage où elle loge. Un peu de nervosité au moment de pousser la porte d'entrée ? Une hésitation, même ? C'est normal, vous n'avez aucune idée de ce qui vous attend... Allons, il faut se montrer téméraire...

Bravo : vous venez d'entrer. L'appartement est exigu : une chambre étroite, une salle d'eau, une cuisine, un bout de couloir qui peut faire salon. Et puis il y a cette petite porte rouge, verrouillée, dont vous devinez que personne ne l'emprunte jamais parce qu'une pile de cartons est posée juste devant.

(Si vous la franchissiez, vous découvririez un autre appartement, attendant et identique à celui-ci, dans lequel un jeune homme – guère plus qu'un adolescent – est assis par terre, le nez dans un livre, un sourire de curiosité sur le visage. Ne le dérangez pas, s'il vous plaît : permettez lui de savourer ses derniers instants de quiétude. Dans quelques instants, il va lui arriver quelque chose d'épouvantable).

Suivez-moi, plutôt. Oui, dans le premier appartement. Plus que quelques pas. Dans la chambre, vous trouverez la femme que vous êtes venue voir.

Il y a deux dormeurs couchés sur le lit – c'est ce que vous voyez en premier en entrant dans la pièce, mais si vous le voulez bien, nous y reviendrons dans un instant. Vous avez beaucoup de choses à voir et notre temps est compté. Oui, l'une de ces deux personnes allongées, c'est celle que vous êtes venu rencontrer, mais laissons-là tranquille pour le moment, son réveil sera déjà bien assez brutal.

En promenant votre regard dans la chambre, ce qui vous frappe en premier, c'est une impression de désordre. Tout un pan de mur est colonisé par des empilements de livres – l'occupante des lieux a renoncé depuis bien longtemps à contenir leur propagation dans des étagères. À parcourir les noms des auteurs, vous comprenez un

peu mieux à qui vous avez affaire : la demoiselle est étudiante et elle semble capable de lire un nombre incalculable de langues – vous n'arrivez pas à déchiffrer les noms de tous les auteurs.

Sur un guéridon, un trophée et une photo encadrée témoignent d'un titre obtenu récemment à un tournoi d'escrime ancienne. Un lourd sac à dos consciencieusement ficelé semble prêt à être embarqué pour un long voyage. Punaisées aux murs, des affiches et des coupures de presse attirent votre regard : des posters politiques, des articles consacrés à des manifestations – on trouve même quelques photographies de la jeune femme, les menottes aux poings, en train de se faire évacuer d'un sit-in devant une ambassade.

Et puis il y a ces objets qui vous donnent la chair de poule parce que vous ne parvenez pas à leur trouver du sens, comme s'il s'agissait d'intrus dans le bon ordre des choses. Ils sont entassés dans un coin de la pièce sous une fine couche de poussière : deux ou trois livres rédigés dans une langue que vous êtes sûr de n'avoir jamais vue de votre vie ; une carte d'un pays que vous ne parvenez à replacer nulle part ; surtout, cette cloche de verre dans laquelle s'ébat... une créature... sorte de scorpion volant à la carapace d'obsidienne, qui s'agite en tous sens en produisant des étincelles avec ses pattes.

C'est lorsque vous découvrez cette bestiole que votre cœur saute un battement – vous réalisez que vos soupçons étaient justifiés. Ce n'est pas normal. Cette chose n'est pas d'ici.

Et alors la jeune femme ? Celle qui dort juste là, sur ce lit, si ordinaire dans ses sous-vêtements, qui est-elle pour détenir des objets aussi curieux dans un cadre tellement ordinaire ? D'où vient-elle, ou plutôt, où a-t-elle voyagé pour revenir avec ça dans ses bagages ?

Vous vous étonnez qu'elle ait l'air aussi normal. C'est une fille qui a la petite vingtaine et dont la seule excentricité est la chevelure, longue et peroxydée jusqu'à être blanche. Elle a le corps de quelqu'un qui ne passe pas beaucoup de temps à s'allonger sur son canapé. À y regarder de près – allez-y enfin, ne soyez pas timide ! – sa peau est striée de cicatrices, comme si elle avait été poignardée à plusieurs occasions. Elle a l'air dur ; un sacré petit bout de femme. Elle ne va pas tarder à vous dire son nom.

Celui qui partage son lit est un type athlétique, du genre viril mais qui prend quand même soin de ses cheveux... Sa peau est couleur d'ambre brûlée : elle offrirait un joli contraste avec le corps pâle de la fille si les deux endormis étaient en contact l'un avec l'autre, mais ils se sont couchés en se tournant le dos, comme s'ils avaient préféré ne pas croiser leurs regards au réveil. Au pied du lit, il a déposé une tenue complète de policier anti-émeute : casque noir, cagoule noire, gilet pare-balle noir, matraque noire et, sûrement, caché quelque part sous ses vêtements noirs, un ceinturon noir avec un pistolet noir. Ces deux-là ne vous semblent pas bien assortis...

Oh, mais suis-je bête ! À vous servir ainsi de guide dans cette chambre, j'ai détourné votre attention, bien fortuitement, croyez-moi, de ce qui est pourtant l'essentiel. Pendant que vous étiez en train de détailler les livres et les affiches de la jeune femme qui vit ici, alors que vous contempriez son ventre se soulever dans son sommeil, vous n'avez pas remarqué que la petite créature blanche, celle que vous aviez aperçue du coin de l'œil tout à l'heure, est passée furtivement derrière la fenêtre (ne vous alarmez pas, mais je crois bien qu'elle vous a même observé pendant un instant, avant de passer son chemin) ; vous n'avez pas non plus détecté les intrus qui viennent de s'immiscer dans l'appartement, après avoir franchi la porte rouge que personne n'ouvre jamais ; pas entendu les bruits de lutte, brefs et étouffés, ni les hurlements désespérés du garçon qui occupe l'appartement d'à-côté.

Les événements sont sur le point de se précipiter. Il est temps pour moi de me retirer et de vous laisser vous consacrer à votre rôle de spectateur. Gardez cette demoiselle à l'œil, elle a le chic pour s'attirer des embêtements...

Soudain, un long sabre forgé dans un métal doré vient d'apparaître sur les draps, posé à plat, parallèle au corps de la jeune femme... Vous êtes prêt à jurer que cette arme n'était pas là il y a un instant... Dans un demi-sommeil, par réflexe, la fille en saisit la garde, prête à se battre...

Ses yeux s'ouvrent.

Chapitre 1

Explosion de violence dans la cage d'escalier

« La guerre n'est jamais fatale, mais elle est toujours perdue. »

Gertrude Stein, « Les guerres que j'ai vues »

Je m'appelle Tim Keller, j'ai vingt ans et ce matin-là, en me réveillant, j'étais en danger de mort.

Pardonnez-moi, vous allez devoir vous contenter de ça en guise de présentations, parce qu'à l'instant où vous embarquiez dans mon histoire, je venais d'être réveillée de la plus désagréable des manières : avec la certitude que quelqu'un voulait me tuer.

Comment est-ce que je pouvais le savoir ? Je ne suis pas n'importe quelle fille : mon arme, le Sabre de Fiction, venait de se matérialiser juste à côté de moi, posé sur le drap comme un amant... Il n'apparaissait qu'en cas de danger.

Les poils de mes avant-bras se hérissèrent lorsque je me résolus à ouvrir les yeux : l'éclat doré de la lame reflétait les premiers rayons du soleil. Tout cela était bien réel et je ne disposais que de quelques secondes pour réagir. Si je ne retrouvais pas mes réflexes d'autrefois, j'allais y passer.

D'où pouvait bien venir la menace ? À qui ou à quoi est-ce que j'avais affaire ? Scrutant chaque coin de la pièce en quête d'un signe, je ne vis rien qui cloche. La chambre était baignée de l'exquise odeur du sexe et de rien d'autre de perceptible. En-dehors des battements de mon cœur qui cognaient comme des coups de gong dans mes tempes, je n'entendis aucun bruit. Il fallait que je bouge : s'il y avait une menace dans mon appartement, cet endroit était un piège mortel.

Auparavant, il fallait juste que je règle un tout petit détail...

Couché à mes côtés, le mec mignon avec qui j'avais partagé mon lit était toujours là, endormi, inconscient des risques qu'il courait, produisant à intervalles réguliers quelque chose qui s'apparentait à un ronronnement. Aussi délicieux soit-il, jamais je n'avais prévu qu'il passe toute la nuit dans ma chambre, mais voilà, Monsieur s'était invité.

« Allez, on se réveille. »

Cela lui fit émettre un ronflement sonore qui me fit grincer des dents : rester silencieux était crucial. « Chhhhhh... » fis-je à mon amant d'un soir en plaquant ma main sur sa bouche. Ses yeux de chocolat noir s'écarquillèrent : il avait aperçu mon arme.

« J'aurai plein d'explications pour tout » dis-je à voix basse. « Dans mon appartement se cache quelqu'un ou quelque chose qui me veut du mal... Alors tu vas rester planqué ici, en attendant que je revienne te chercher. Promis ? »

À son expression indignée, je compris que non, il n'allait pas me le promettre :

« Quoi ? » dit-il, comme un écho des interrogations qui devaient se précipiter dans sa tête. « Mais qu'est-ce que... Non ! Il y a quoi ? Un cambrioleur ? Je m'en occupe, c'est mon boulot, d'accord ? Toi, cache-toi et pose cette épée tout de suite ! »

J'aurais dû le deviner, qu'il allait me traiter comme une princesse à sauver... Il fallait agir vite si je ne voulais pas qu'il aille au casse-pipe.

« Ce n'est pas une épée, c'est un *sabre* » lui dis-je en frappant sa tempe d'un coup sec du pommeau.

Sonné, il s'affala comme une masse sur le matelas, inconscient.

« Pardon pour tout... » dis-je à sa forme inanimée. Plus qu'à espérer qu'il reste dans les vapes assez longtemps pour me laisser faire mon truc. La pire des choses serait qu'il se réveille et qu'il appelle ses collègues...

Incorrigible idiot. Bon sang, qu'est-ce qui m'avait pris de coucher avec un flic ?

Crispées sur la garde de mon arme, mes phalanges étaient pâles comme un linceul. Debout, je progressai à pas feutrés en direction du salon. (Je bloquai ma respiration. Allez savoir pourquoi. Pour faire moins de bruit, peut-être. Ce qu'on peut être cruche quand on est en danger de mort...)

La porte d'entrée de l'appartement était ouverte sur le palier. Désespérée par le fracas de mes pieds sur le plancher, je risquai un pas, puis d'autres...

Et puis je vis ce qui n'allait pas : la petite porte rouge, celle qui restait toujours fermée, était grande ouverte, les cartons que j'appuyais dessus étaient éparpillés sur le sol.

Tous mes poils se hérissèrent. Mes mains tremblaient. Il était arrivé quelque chose à Matyas... C'était la seule explication... Quelqu'un avait fait du mal à mon petit frère, dans son appartement contigu au mien, et à présent, c'était mon tour...

Les mâchoires serrées, comme ivre, je me mis à gesticuler de mon bras armé. Matyas était incapable de se défendre. Surtout ne pas céder à la panique.

« Mat ? » dis-je en passant la tête à travers l'ouverture de la petite porte rouge. Je ne vis ni n'entendis personne. Où était-il passé ? Qu'est-ce qu'on lui avait fait ? Il fallait que j'agisse vite avant que...

On me porta un coup de lame – soudainement, comme un harpon dans le ventre.

Sous l'effet de la surprise, l'air de mes poumons s'échappa en un cri sourd. Ça faisait un mal de dingue. Pourtant, par pur instinct, j'avais esquivé l'attaque qui aurait dû me transpercer, et qui s'était soldé par une estafilade sanglante.

La frousse, comme un millier d'épingles, me ramena au réel. Je n'étais plus seule. Le combat avait commencé.

Par réflexe, je levai mon sabre pour parer le coup suivant. Un long poignard vint claquer contre ma lame, comme surgi du néant...

Face à moi, aucun visage, mais un masque-miroir, lisse, dans lequel se reflétait mon expression stupéfaite. Mon adversaire avait la silhouette souple d'une jeune femme. Celle-ci était enveloppée de vêtements sombres et de bandelettes de lin noir. Dans chacune de ses mains, un couteau d'acier, pointu comme un pic à glace.

« Es-tu la légendaire Tim Keller ? » me demanda la tueuse au masque d'argent. Sa voix était celle d'une jeune fille, mais ses intonations ne trahissaient nulle émotion. Elle enchaîna avec d'autres questions : « Sais-tu encore te battre ? Penses-tu que tu pourrais me vaincre ? »

Frappant un coup que je parvins à peine à esquiver, elle persifla :

« As-tu oublié tout ce que tu as appris dans le Monde Hurl... » Je ne la laissai pas terminer sa phrase. Plongeant vers elle, je lui assénaï un coup.

« Où est Matyas ? Dis-moi ce que tu as fait de mon frère ! »

Pas de réponse. Dans le cadre exigu du vestibule s'amorça un duel, sabre contre poignards. Nos armes de métal s'entrechoquèrent, aux feintes répondirent les parades, aux attaques les esquives.

« As-tu compris ce qui est en train de se jouer ici ? » demanda-t-elle.

Je n'en étais pas sûre. « Matyas ? » criai-je une nouvelle fois, en vain. Qu'est-ce que cette créature avait pu faire de lui ? Pour le découvrir, il fallait d'abord que je m'en sorte, et donc que je prenne le large. L'étroitesse des lieux avantagéait les lames courtes de mon adversaire.

Profitant d'une ouverture, je décochai une botte destinée à la faire vaciller. Bien joué ! Elle fut projetée contre la porte du salon, atterrissant sur le canapé, avant de se remettre vite fait sur ses pattes.

La passe d'arme qui suivit sema le chaos dans la pièce. J'avais davantage de mobilité, je pouvais l'avoir à l'usure, et j'allais lui faire cracher des aveux complets : qui elle était, d'où elle venait et ce qu'elle avait fait de Mat... Mais ça ne tourna pas comme je l'avais espéré.

« Tim ! Au secours ! »

Un cri étouffé, à peine audible. Ça venait de la cage d'escalier. C'était mon frère qui tentait d'appeler au secours. On était en train de l'enlever...

« Réalises-tu ce que nous sommes en train de faire ? » dit une seconde voix derrière moi, juste assez tôt pour que je puisse esquiver son attaque. Elles étaient deux désormais : même tenue sombre, même masque d'argent poli, mêmes poignards, même sale manie de poser des questions d'une voix monocorde.

« Sais-tu que tu ne reverras jamais ton frère ? » demanda la première. « Devines-tu ce que nous allons lui faire subir ? » dit la seconde.

La colère me submergea. Je frappai de manière désordonnée. Il fallait que je me débarrasse de ces deux-là, vite. Chaque seconde qui s'écoulait éloignait Matyas de moi. Il fallait que je me ressaisisse : si je ne parvenais pas à me battre avec intelligence, tout était perdu.

Je fis mine d'attaquer la nouvelle venue – elle parvint sans mal à éviter ma lame, sauf que c'était avec la garde que je la visais. Je terminai mon mouvement contre son crâne, le métal doré venant cogner l'os.

Crac, la tueuse chuta. Un pas chassé et j'étais au contact contre l'adversaire qui me restait. Je n'avais plus qu'à...

« On ne bouge plus ! À terre ! » fit une voix d'homme d'un ton autoritaire.

C'était bien ma veine : le flic venait de se réveiller. Cet abruti braquait son arme de service sur nous – clairement, son avertissement s'adressait autant à moi qu'à la femme au masque-miroir.

« Non non non ! » lui dis-je. « Baisse ce pistolet ! Elles sont au moins trois et elles sont en train d'enlever mon frère ! Ne complique pas tout, s'il te plaît ! »

Pas le temps d'en dire plus et j'allais devoir me contenter de son expression perplexe. À moitié convaincu, le flic baissa son arme mais resta dans l'entrée de la pièce. Il n'en fallut pas davantage à la femme en noir pour profiter de la situation.

« Est-ce que tu veux mourir ? » demanda-t-elle de sa voix d'horloge parlante. Cette fois, c'était à lui qu'elle s'adressait. Sa question fut suivie d'un jet de poignard, dont la pointe alla se fichier dans le chambranle – à deux doigts du visage du policier.

Les yeux écarquillés, celui-ci fit un pas en arrière : « Non ! Non merci ! La réponse est non ! Je ne veux pas mourir ! »

Pour le sauver, je fonçai sur l'intruse, la poussant en avant afin qu'elle dégage de mon appartement. Nous nous trouvions à présent hors de chez moi, sur le palier, le flic hors d'atteinte d'une nouvelle attaque.

Des pas précipités résonnaient plusieurs étages plus bas : Matyas. Il fallait que je me dépêche.

Pan ! Un poing vint s'écraser contre ma mâchoire. Je vis fondre cette folle furieuse sur moi, me poussant en contrebas, avec atterrissage douloureux dans les escaliers. Chaque partie de mon corps criant sa peine. Elle ne lâchait pas l'affaire. Ne sachant pas quoi faire d'autre pour échapper à ses poignards, je continuai à dévaler les marches.

« Comprends-tu que tes efforts ne serviront à rien, Tim Keller ? » me demanda-t-elle.

Ouais, c'était ce qu'on allait voir... La passe d'arme suivante nous emmena vers le bas, une descente dantesque le long de la spirale de la cage d'escalier. Je la harcelai de toute part, mon sabre cherchant une ouverture dans sa garde, mais je dus me contenter de quelques estafilades. Elle n'eut pas plus de succès.

Progressivement, en nous battant, nous descendions, marche après marche, l'une prenant l'avantage sur l'autre avant de le perdre à nouveau... Ce combat semblait sans issue...

« Qui t'envoie ? » demandai-je à la tueuse, sans espérer de réponse. « Pour qui est-ce que tu travailles ? Qu'est-ce que tu veux ? » La surface argentée de son masque-miroir ne fit que me renvoyer la stupéfaction de mon expression.

« Crois-tu que tu poses les bonnes questions ? » se contenta-t-elle de dire.

Nous nous trouvions au quatrième étage, ce palier qui s'était fait coloniser par les chaussures de toute une famille, des étagères débordant de douzaines d'escarpins et de bottes de pluie, dont l'accumulation rendait tout passage délicat. C'était exactement ce qu'il me fallait...

Rictus aux lèvres, j'empoignai mon Sabre de Fiction.

Si j'espérais remporter ce combat, il allait falloir que j'exploite son potentiel. Cette arme ne faisait pas qu'apparaître lorsque j'étais exposée au danger : elle était également capable de me sortir de situations impossibles. Pour cela, il fallait que je la recharge en énergie dramatique. Plus je me battais de manière spectaculaire, plus j'étais capable de faire tourner le sort à mon avantage... Chaque fois que je prenais des risques, que j'accomplissais un acte périlleux ou divertissant, de l'énergie s'accumulait dans mon sabre – ce que j'avais choisi d'appeler du *peut-être*. Depuis tout à l'heure, quelques-unes de mes acrobaties m'en avaient valu une petite moisson.

Il m'en fallait davantage. Alors que la fille au poignard fonçait sur moi, d'un coup du talon, je provoquai la chute de l'étagère à chaussures, qui s'abattit sur elle ; une avalanche de bottes en caoutchouc la fit trébucher et elle manqua de s'empaler sur son propre poignard. Voilà ! Du panache ! C'était exactement ce genre de choses qu'il fallait que je fasse : ma vision fut envahie de milliers de *peut-être*... Encore un peu et...

Je sursautai. Une détonation résonna dans toute la maison.

C'était un coup de feu. Ça venait de mon appartement. Le flic devait avoir retrouvé la seconde femme masquée. Mon adversaire et moi cessèrent de nous battre pour tourner la tête vers le haut, dans l'espoir d'apercevoir quelque chose qui nous fasse comprendre ce qui venait de se passer.

Mon sang se figea dans mes veines quand je vis l'autre femme en noir sortir sur le palier, avant de se diriger vers nous comme un mauvais spectre, boiteuse, la main plaquée sur la hanche. De mon amant d'un soir, je ne vis aucune trace...

Tout se compliquait : alertés, les locataires de l'immeuble sortaient sur le palier pour voir ce qui se passait. C'était bien ma veine : moi, leur voisine supposée ordinaire, j'étais en train de me battre, sabre au poing. En plus je pris conscience que je ne portais que le shorty et le débardeur dans lesquels j'avais dormi...

Juste à côté de moi, une porte s'ouvrit – je me retrouvai nez-à-nez avec Monsieur Ozdemir, père de famille qui ne ratait jamais une occasion de me mater. Super. Il fut ravi de constater que j'étais en petite tenue, rougit, entama un « Bonjour » graveleux, avant de comprendre que j'étais au milieu d'une affaire à laquelle il n'avait pas envie d'être mêlé. Il déglutit et referma sa porte.

Hélas, l'assassine blessée en profita pour nous rejoindre. La suite du combat allait se jouer à deux contre une. Je les accueillis avec un sourire féroce :

« Vous deux, vous auriez vraiment dû me tuer dans mon sommeil. »

Mon insolence s'apparentait à de l'inconscience. Les deux femmes en noir fondirent sur moi comme un couple de corneilles. J'étais rouillée, loin de ma meilleure forme : une, deux, puis trois de leurs charges forcèrent ma garde, rasant ma chair.

C'était le moment : déterminée à en finir, je canalisai tous les *peut-être* qui s'étaient accumulés dans mon Sabre de Fiction. Des pastilles de lumière que j'étais seule à voir se libérèrent. On ne savait jamais quel effet ça allait avoir, mais à chaque fois, cela provoquait un coup de théâtre en ma faveur.

Mon pied nu vint percuter la poitrine d'une des tueuses et l'envoya bouler contre la rambarde... Et comme je trichais avec les règles de la narration, la fragile balustrade – quel coup de chance – céda sous l'impact.

Mon adversaire perdit l'équilibre et chuta la tête la première dans la cage d'escalier, pour aller s'écrabouiller trois étages plus bas dans un bruit de sac de viande.

Je me jetai contre la survivante : « Alors, toi ! Est-ce que tu as encore des questions ? Parce que moi, j'ai plein de réponses ! »

Fébrile, je la harcelai de coups rapides pour l'obliger à reculer vers les escaliers, sous les yeux médusés des voisins qui nous épiaient derrière leurs portes mi-closes.

« As-tu compris que ton frère était déjà bien loin d'ici ? » persifla la femme masquée alors que nous arrivions sur le palier du premier étage. Elle avait raison. J'étais trop lente.

Tout en continuant à répliquer à chaque attaque, je guettais quelque chose – n'importe quoi – qui soit susceptible de me procurer un avantage dans ce combat. Et puis je le vis : le détail qui avait échappé à la tueuse.

Serrant les dents, j'abattis la pointe de mon sabre sur un des tuyaux de chauffage qui surplombaient les portes des appartements – des canalisations mangées par la rouille et la moisissure. L'estoc se planta dans le métal. Un mince filet d'eau brûlante jaillit de la fuite.

La vapeur jaillit de partout et mon adversaire se trouvait pile sous la douche bouillante. Elle poussa un cri d'animal blessé. Mon audace me valut une nouvelle récolte de *peut-être*.

C'était le moment de l'achever : « Toi, je t'ai assez vue ! » Dégageant du tuyau mon Sabre de Fiction je portai l'estocade et atteignit cette salope à la poitrine, forant un trou ensanglanté qui lui fit pousser un gémissement. Encore quelques attaques et j'allais lui régler son compte...

Mais je n'en eus pas l'occasion, parce qu'elle se volatilisa dans les airs, sa silhouette traçant des spirales dans la vapeur.

Dépitée, je balançai de larges coups de sabre là où elle s'était tenue il y a encore un instant, mais je ne fis que traverser des nuages. J'avais l'intuition qu'elle était partie, qu'elle avait été, d'une manière ou d'une autre, rappelée au quartier général par celui ou celle qui lui donnait les ordres...

Et l'autre alors ? Qu'était-il advenu de la tueuse que j'avais balancée en bas de la cage d'escalier ? Je me penchai dans l'espoir d'apercevoir son corps au rez-de-chaussée, mais rien, il avait disparu lui aussi, comme d'ailleurs mon Sabre de Fiction, ce qui voulait dire que j'étais hors de danger.

Mes mains tremblaient sur la rambarde, alors que l'adrénaline se retirait de mon corps. Je sentais mes muscles tirillés par l'effort ; mes plaies étaient douloureuses ; ma poitrine était soulevée par une respiration rauque.

Il n'y avait aucune trace de Matyas. J'appelai, de plus en plus fort. Aucune réponse. Comme folle, j'ouvris la porte vers l'extérieur, criai son prénom à m'en casser la voix. Je ne vis que des passants, des voitures. Lui n'était nulle part. Je l'avais perdu. On venait de me l'enlever et je n'avais rien pu faire...

Tous les habitants de l'immeuble étaient sortis dans les escaliers, alertés par le coup de feu et les bruits du combat, et ils me scrutaient, muets, stupéfaits. J'étais affaiblie, désespérée. Comme une poupée de chiffon, mes jambes ne me portaient plus.

Surgi de nulle part, le flic, celui auprès duquel je m'étais réveillée, m'enveloppa dans une couverture et me prit par les épaules. En me murmurant des mots que je n'entendis pas, il m'éloigna de ces voisins qui pouvaient se muer en foule hostile. Il sentait la cannelle, ça avait quelque chose de rassurant.

Des sirènes de police s'approchaient. Mon compagnon écarquilla les yeux : « Ah zut. Finalement, on ne va pas passer par-là. »

Plutôt que m'emmener à l'extérieur pour attendre l'arrivée de ses collègues, il me poussa dans l'autre direction, vers une cour où les locataires déposaient leurs poubelles. De là, il franchit encore quelques portes, dont une qu'il fractura à coups de pied, pour nous éloigner des forces de police. Pour être tout à fait sûr que personne ne nous apercevrait, il me fit encore marcher sur quelques centaines de mètres, avant de pénétrer dans une allée où nous serions à l'abri des regards.

Là, il me serra fort contre lui, longtemps, puis il approcha son visage du mien, avec l'intention de...

Ça me fait reprendre mes esprits vite fait ! Aussi appétissant soit ce garçon, il était exclu qu'il se fasse des idées. Je me dégageai de son étreinte :

— On s'emballer pas ! Qu'est-ce que tu crois que tu es en train de faire, là ?

— Je suis en train de... Quoi ? Mais je croyais que nous...

— Non non. Il n'y a pas de « nous », hein. Tu es adorable. On a couché ensemble et puis c'est tout.

Il avait l'air blessé mais il fit de son mieux pour dissimuler ses émotions. Il déposa le sac qu'il avait en bandoulière (un de *mes* sacs) et, en évitant de croiser mon regard, il en extirpa le contenu d'une trousse de secours improvisée. Il s'était servi dans mon armoire à pharmacie en bandages, sparadraps et désinfectants.

— Non ! dis-je en balançant tout ça à terre. Ces folles ont enlevé mon frère ! Il faut qu'on le retrouve ! Il faut que je fasse quelque chose !

— Pourquoi ton frère ? Qu'est-ce qu'il a de spécial ?

— Spécial ? Non, ce n'est pas... Écoute, Matyas est un petit génie, d'accord ? Il a seize ans et il va dans la même fac que moi. Mais ce n'est pas pour ça qu'il a été... Allez, il faut vraiment que j'y aille, d'accord ?

— On va le chercher, OK, Tim ? dit-il. Mais tu ne feras rien dans cet état.

Il avait raison. J'avais perdu la trace de Matyas, sans aucun indice. Et je tenais à peine sur mes jambes. Deux ou trois de mes plaies nécessitaient des points de suture. J'avais perdu du sang. Dans cet état, j'étais incapable de sauver qui que ce soit...

Je me soignai tant bien que mal, et lorsqu'il eut l'impression que j'avais fini, le flic me tendit des vêtements qu'il avait prélevés dans ma chambre. Ils devaient être dans l'armoire depuis pas mal de temps, parce que quand je dépliai le t-shirt, deux petits papillons noirs s'envolèrent et me tournèrent autour avant de disparaître.

« Eh, personne ne t'as dit que ça ne se fait pas, de fouiller dans les affaires d'une fille ? » dis-je à ce garçon.

Ses joues couleur sucre de canne rougirent. Dans d'autres circonstances, j'en aurais bien croqué un morceau supplémentaire. Et puis je me sentis soulagée lorsque je découvris les affaires qu'il avait sélectionnées pour moi : des leggings, une paire de baskets, mon t-shirt des *Libertines*, une veste de mi-saison et des sous-vêtements du dessus de la pile. En sélectionnant des vêtements pour moi, ce mec avait pensé pratique, pas sexy : il marquait un point...

Ça ne voulait pas dire que je lui faisais une confiance aveugle. Avant de me changer, je préfèrai m'assurer qu'il n'était pas là pour se rincer l'œil. Devançant mon objection, il détourna le regard : « On se calme, lapin. Je t'ai déjà vue toute nue, tu te souviens ? »

Il était beau joueur – il eut droit à un sourire. Quelques instants plus tard, j'étais soignée, décente, bref, je me situais à une tasse de café d'attaquer une nouvelle journée. Sauf que je venais de me faire attaquer par des ennemies non-identifiées, qu'elles avaient enlevées mon petit frère, que mon plan cul d'hier soir s'accrochait à moi, et qu'à voir son air, il n'allait pas tarder à me poser des questions. Je préfèrai le devancer :

« Après tout ce qui vient de se passer, pourquoi est-ce que tu ne m'as pas emmenée au poste ? C'est gentil, mais tu réalises qu'on se connaît à peine, oui ? »

Ma question dû relancer dans sa tête des souvenirs d'hier soir, parce que son visage s'éclaira d'une expression craquante. Je le coupai net :

— Ne fais pas ça.

— Je ne fais rien du tout ! dit-il, levant les mains au ciel. Pourquoi je ne t'ai pas amenée au poste ? Pour leur raconter quoi, aux collègues ? Tout ce que je sais, c'est que tu es une fille très... Tu es quoi, en fait ? Une espionne ? Une alien ?

— Écoute », lui dis-je sur le ton de la confession. Je ne sais pas ce que tu penses avoir vu ce matin. C'était un cauchemar, c'était... Mon frère a disparu. Je n'y comprends rien. Je suis une fille absolument ordinaire, je peux te le jurer...

Aussitôt prononcées, ces paroles sonnèrent faux. Là, à deux pas de nous, au bout de l'allée, un poisson était suspendu dans les airs et nous regardait. Il était gros comme le poing, genre poisson rouge mais avec les écailles aussi blanches que la neige. Il se maintenait à la hauteur d'un torse humain, agitant ses nageoires dans l'air et nous scrutant de ses petits yeux noirs dépourvus d'expression. Je savais exactement à qui j'avais affaire...

D'une voix de femme, le poisson s'adressa à moi :

« La Protagoniste doit me suivre. »

Chapitre 2

L'Artange de Lait

« La conscience, comme l'appendice, ne sert à rien, sauf à rendre l'homme malade. »

Alexandre Vialatte, « Chroniques de La Montagne »

D'accord, j'avais peut-être un tout petit peu exagéré mon côté « fille tout à fait normale. »

Le poisson blanc me fixait, suspendu dans les airs, sa petite bouche arrondie s'ouvrant et se fermant au rythme de mes pulsations cardiaques. Il était aussi blanc que mes cheveux, ses écailles miroitant aux rayons avarés du soleil de printemps.

Mais ça, c'était presque la partie prévisible de la situation. J'avais un œil sur la créature, l'autre verrouillé sur le flic, prêt à se décomposer d'un instant à l'autre – la plupart des gens n'ont que très peu de résistance face à l'inattendu, et lui avait déjà eu sa dose pour la journée. Il finit par balbutier quelque chose :

— C'est...

— Tu peux le dire.

— C'est... C'est *ridicule*.

Le poisson fit volte-face pour s'éloigner de nous à vive allure. « Oh, attends-nous ! » lui dis-je. Si je n'agissais pas rapidement, j'allais le perdre de vue et j'avais la conviction qu'il était le seul à pouvoir m'aider à retrouver mon frère.

« Je crois que tu lui as fait peur. Allez, viens... » dis-je au flic qui n'avait pas fini de digérer de sa surprise. Je le pris par la main, courant derrière le poisson volant...

« Tu as une caisse. Où est-ce que tu l'as garée ? » lui dis-je.

Il lui fallut quelques enjambées pour réaliser que je lui posais une question sur quelque chose d'aussi banal qu'une voiture. « Qu'est-ce que c'est que ce *truc* ? » s'écria-t-il. Je forçai le pas :

« Ce truc, c'est quelque chose qui va nous échapper si on ne grimpe pas immédiatement dans ta voiture. Allez ! »

Il serra ma main aussi fort que je serrai la sienne, et m'emmena dans une rue perpendiculaire. « Elle est là, sous les platanes » dit-il. En faisant vite, on pouvait sauter dedans sans laisser filer le poisson blanc qui, déjà, volait au-dessus de la grande avenue voisine.

Sa voiture était une poubelle, avec des autocollants pour cacher les taches de rouille. « Tu veux conduire ? » me proposa-t-il en me tendant les clés.

« Je n'ai pas le permis » lui dis-je. Levant les yeux au ciel, il s'installa derrière le volant pendant que je prenais place à ses côtés.

— Vite ! lui dis-je. Ce poisson doit savoir où est Matyas, il faut absolument que je lui parle.

— Il faut que tu parles à un *poisson*, vraiment ? Clairement, tu n'es pas une espionne.

— Rôh, mais vas-y, enfin !

En démarrant, la voiture fit un bruit qui évoquait un raton-laveur en train de s'étrangler. Elle s'ébroua malgré tout, et mon chauffeur parvint à s'insérer dans le trafic, juste à temps pour voir le poisson volant obliquer à gauche. Nous avions une mesure de retard, mais nous avions encore une chance de rattraper notre proie...

Le flic appuya sur le champignon et doubla deux berlines grâce à une manœuvre dont j'étais presque sûre qu'elle n'était pas légale.

« Une fille ordinaire ? C'est ce que tu m'as dit ? Tu n'as rien à ajouter à cette description ? » dit-il, élevant la voix pour couvrir le concert de klaxons qui s'élevaient au passage de sa voiture.

« Oh, personne n'est *totale*ment ordinaire, pas vrai ? » lui dis-je.

À force de manœuvres risquées, nous réussîmes à retrouver la trace du poisson volant, après un virage sur une route secondaire où le trafic était moins dense. Il fonçait à grands coups de nageoires, survolant les voitures. À son passage, cette curieuse créature était accueillie par des exclamations et des doigts pointés dans sa direction, même si elle volait tellement vite que la plupart des passants, une fois passée la surprise initiale, se persuadèrent qu'il s'agissait d'une illusion d'optique.

Quand le petit éclat blanc décida de foncer en plein milieu d'un espace vert, l'ambiance dans la voiture tourna à la panique :

« Qu'est-ce que je dois faire ? » demanda mon chauffeur. J'étais à deux pas de l'hystérie. À gauche, une rue étroite à sens unique longeait le jardin ; à droite, une allée plus large mais encombrée de voitures... Quelle était la bonne option ? Il fallait que je me décide vite...

« Fonce ! Vas-y le flic ! Fonce tout droit, à travers le parc ! Wouhou ! »

C'était insensé – j'adorais ça. Il lança sa voiture à travers le trottoir et roula au milieu du portail d'entrée du jardin, déracinant la palissade, avant de filer sur un chemin de terre au milieu des promeneurs affolés. Il se tourna vers moi :

« Tu n'as absolument aucune idée de comment je m'appelle, pas vrai ? »

Foudroyée de honte, il fallait bien que je l'admette : j'ignorais le nom de ce mec. Le gros trou de mémoire. Pourtant, j'étais sûre d'avoir abordé la question à un moment ou à un autre. Après tout, lui, il avait retenu mon prénom...

Ce n'était pas une première. Avec mes partenaires d'un soir, je ne retenais pas trop les détails perso. Et puis on se connaissait à peine : la première fois que je l'avais vu, c'était la veille, en fin d'après-midi.

Je faisais partie d'un petit groupe de militants qui s'étaient déplacés en masse – d'accord, disons une masse d'une douzaine de personnes – devant le siège d'une multinationale, afin de protester contre ses conditions de travail en Extrême-Orient. Je participais à ce genre d'action à peu près tous les weekends. Ça ne menait jamais à rien – à ce stade, ça tenait plus du hobby que du militantisme.

Nous étions mieux organisés que d'habitude. À mon initiative, nous nous étions badigeonné le visage de colorant rouge pour figurer les crimes commis par la compagnie, tout en nous attachant les uns aux autres par une série de menottes, à l'instar des pauvres employés enchaînés à leur place de travail. Du théâtre.

En face de nous avec notre maquillage, nos slogans et nos cœurs vaillants se trouvaient deux rangées de policiers anti-émeutes, vêtus comme si l'un d'entre nous risquait de s'attaquer au bâtiment avec un tank – casque, jambières, visière, bouclier : toute la panoplie. Oui, eux aussi étaient venus déguisés.

Quelques caméras étaient sur place. En dehors de ça, pas grand-chose à dire : les cadres de la multinationale ne nous virent même pas. Quant aux ouvriers exploités d'Extrême-Orient, ils sont toujours exploités.

Mais tout ça passait au second plan, parce que pendant l'action, un type m'avait tapé dans l'œil. Entre deux slogans, j'avais laissé mon regard vagabonder, et il s'était attardé sur ce mec appétissant : le genre de bonhomme, me semblait-il, sur le torse duquel il devait être bien agréable de poser sa joue pendant qu'il te caresse les cheveux. (Ouais, il m'avait déconcentrée).

Donc le gars était mignon. Il était aussi du mauvais côté de la manif, habillé en flic de la tête aux pieds, avec, sur le visage, l'air sévère réglementaire qui le rendait plus savoureux encore. Dès que je l'eus remarqué, je me mis à le provoquer, d'abord en mode contestataire du genre « J'encaisse pas la police », puis, de plus en plus, en mode « Toi, ça ne me dérangerait pas de te déguster au petit-déjeuner. »

Il ne tarda pas trop à capter où je voulais en venir et il se mit à répliquer, aux mots comme aux regards gourmands. Là, au milieu de cette manif, nous nous mîmes à inventer notre petit langage plein de sous-entendus...

Et puis tout partit en cacahouète. Comment ça a commencé ? Est-ce que quelqu'un a prononcé la phrase de trop ? Est-ce qu'un geste a été mal interprété ? Tout ce que je sais, c'est que tout à coup, les flics se mirent à jouer de la matraque. C'était d'une violence révoltante. Je les vis frapper sur mes copains, qui étaient juste là, assis par terre pacifiquement. Du sang tacha le trottoir. Il y eut une main cassée, des visages tuméfiés. Je ne sais pas comment je fis pour m'en sortir en un seul morceau.

Et puis derrière toute cette violence, il y avait le mec mignon, révolté par tout ça, qui essayait d'arrêter ses copains, qui leur criait dessus, qui tentait de les maîtriser. Ça ne servit à rien : lui aussi il finit à terre. Mais ça me plut qu'il fasse ça. Celui-là, je le voulais.

Deux heures plus tard, c'était plié. Quelques-uns de mes camarades se retrouvèrent menottes au poing, embarqués dans le panier à salade des flics. La manif se dissipa en quelques derniers coups de porte-voix et de canons à eau. Beaucoup de souffrance pour peu de résultats.

Mes amis avaient planifié de se retrouver au local autour d'un thermos de café soluble. Moi, je voulais mettre la main sur mon flic. Ça ne fut pas trop difficile, d'ailleurs : il me suffit de continuer à zoner un moment à proximité du lieu de la manif – comme il faisait exactement la même chose, au bout d'un moment il n'y avait plus que lui et moi.

Il me dit « Salut », je lui répondis « Eh bien ouais », puis il ne trouva plus rien à raconter, comme font les mecs dans les moments fatidiques, alors je lui dis : « Tu peux m'emmener boire un café si tu veux » et il me dit « Bonne idée. »

Le temps de me débarbouiller, il m'emmena dans sa petite voiture – j'étais ravie de la manière dont les choses tournaient entre lui et moi, alors ne remarquai pas sur le moment que c'était une poubelle – et on alla le boire, ce café.

On était juste en bas de chez moi, mais je me suis bien gardée de le lui dire, il ne fallait pas brûler les étapes. D'abord, je le soumis à mon petit test : la conversation qui paraît innocente mais dont le but réel est de déterminer si on a affaire à un cinglé. Il passa la sélection sans soucis : monsieur ne m'apparaissait pas comme le genre à sortir son cran d'arrêt ou à pleurer en appelant sa maman (ne riez pas, j'ai connu les deux cas de figure).

C'est là qu'on a dû se dire comment on s'appelait. Et puis on s'est embrassés. C'était pas mal. Et je l'ai invité à passer la nuit chez moi.

C'était supposé être tout simple : une histoire complète, avec un début, un milieu et une fin. Ce n'était pas la première personne qui passait dans mon lit, ça ne serait pas la dernière.

Rien, dans cette mécanique bien huilée, ne comprenait, à la place du petit-déj, un combat contre des créatures venues d'une dimension parallèle, l'enlèvement de mon frère, suivi d'une course-poursuite à la recherche d'un poisson volant. Si j'avais su que ce garçon allait vivre toutes ces choses à mes côtés, mon processus de sélection aurait été plus sourcilieux qu'un simple regard dans une manif, doublé d'une conversation dans un café.

Pour être sincère, j'espérais qu'il s'éclipserait avant le bol de cacao.

« Yacine » dit-il. « Je m'appelle Yacine Adab. Enchanté, Tim Keller. »

Il avait dit ça mâchoires serrées, comme si ça l'agaçait d'avoir à répéter cette information. Ça pouvait se comprendre. D'autant plus que ça se confirmait : son nom ne me disait rien du tout.

Paniqués, promeneurs, joggeurs et cyclistes bondissaient pour éviter de se retrouver sous les roues de sa voiture, alors que mon chauffeur faisait son possible pour éviter de les percuter. « Je ne te serre pas la main, tu m'excuses, hein ? » précisa Yacine.

On prit des risques hallucinants pour coller au train du poisson. L'adrénaline me collait des frissons. Je m'agrippai à tout ce que mes mains pouvaient saisir dans cette voiture, principalement à l'épaule ferme du flic, criant comme une possédée dès que je voyais un obstacle : « À gauche, vite ! » ; « Là, une petite vieille ! » ; ou encore « Freine, mais *freine* ! »

Gros soulagement enfin : après quelques frayeurs du genre, le poisson blanc sortit du parc pour s'engager dans la circulation. Avec les insultes des promeneurs en guise de cadeau de départ, nous quittâmes la pelouse pour nous insérer de force entre deux taxis. Le concert de klaxons qui s'ensuivit ne m'empêcha pas d'entendre des sirènes de police au loin – elles venaient pour nous, à coup sûr.

Sur une grosse artère au bord des quais, Yacine joua du volant pour zapper d'une voie à l'autre, au mépris de toutes les règles de prudence. L'air était chargé de l'odeur de l'embrayage qui crame. Mais ces risques étaient payants : chacun de ses choix nous faisait gagner du terrain sur notre proie, qui était si proche désormais qu'on pouvait en admirer le détail des écailles scintillantes.

« Mais enfin qu'est-ce que c'est que ce truc ? » demanda-t-il, la main crispée sur le levier de vitesse.

« Ça ne sert à rien que je te le dise » dis-je en hurlant pour me faire entendre par-dessus le vacarme des pneus. « Tu n'y comprendrais rien de toute manière ! »

Agacé, il prit mon refus pour de la condescendance : « Je *quoi* ? Tu me le dis tout de suite ou je me barre ! »

« Comme tu veux ! » lui dis-je. « Ce poisson, c'est Briselâme, l'Artange de Lait, une des trois Sœurs Miasmatiques, les dernières survivantes de l'antique espèce des Titanides, les Premiers enfants des Dieux du Monde Hurlant. C'est... une vieille connaissance. »

Le silence qui suivit fut éloquent : il n'avait rien capté à mon explication. Je repris donc, en version vulgarisée : « C'est une créature très ancienne, qui vient d'un univers parallèle... Je ne sais pas si c'est une amie ou une ennemie. »

Nous n'allions pas tarder à être fixés, puisque, arrivée au bord du fleuve, Briselâme voleta à l'intérieur d'une péniche qui était sur le point de larguer les amarres.

« Tim, tu es la moins ordinaire des filles ordinaires que j'ai jamais vu » soupira Yacine en garant sa voiture en double file. À la vue du mot « Police » cousu sur son uniforme, personne n'osa protester.

La péniche, décorée de panneaux d'ébène et d'acajou, était aménagée en restaurant. Des notes de musique enivrantes s'évadaient des écouteilles. Le nom du bateau était inscrit des deux côtés de la proue : « Le Puritain. »

Sur le ponton, un petit homme en queue de pie désamarrait l'embarcation. Lorsqu'il nous vit, il inclina son haut de forme. Un sourire lunaire se dessina sur son visage poudré : « Mais que suis-je en train de faire ? » dit-il. « Nous allons nous en aller, alors que vous voici ! »

« Nous sommes attendus ? » demandai-je, sans penser un instant que la réponse serait « Oui. » L'étrange valet se pencha vers moi, lisant ce qui était écrit sur mon t-shirt. « Mademoiselle, une Libertine est *toujours* attendue à bord du *Puritain* ! »

J'allais rétorquer que non, c'était juste le nom d'un groupe, mais je préfèrai lui faire cadeau d'un sourire de diablesse et lui dire : « Oui, libertine, c'est tout moi, ça ! »

Comme les sirènes de police s'approchaient, Yacine me tira par le coude avant de grimper à bord du bateau qui était en train de quitter le quai. « Allez, l'alien, on y va. »

Je ne savais pas où nous mettions les pieds mais je craignais le pire...

En pénétrant à l'intérieur, je fus prise d'une sensation de vertige. L'endroit ressemblait à un bar décadent. Tout ici agressait les sens : des haut-parleurs diffusaient un blues vénéneux, dont la basse putride prenait à la gorge ; l'air était saturé de patchouli et d'eau de rose brûlante, dont les effluves mêlées me firent tourner la tête ; parfois trop sombre, parfois d'un rouge bourgogne, la lumière distillée par les projecteurs acheva de me faire perdre mes repères. J'avais l'impression que, dans un tel cadre, il devait être aisé de se laisser aller aux excès les plus inavouables.

Pour le moment, les rares clients se tenaient tranquilles : une paire d'hommes d'affaires gras fumaient de gros cubains en riant bruyamment ; une odalisque en guêpière était assise sur les genoux d'un type très vieux ; et surtout, trois femmes, grandes et distinguées, nous regardaient arriver en ayant l'air de s'ennuyer – l'une toute en rouge, l'une toute en noir, mais celle qui eut toute mon attention portait un costume blanc sur une chemise blanche avec une cravate blanche, ses cheveux coupés à la garçonne étaient blancs, quant à sa peau de nacre, si elle n'était pas blanche, elle était aussi pâle qu'il était humainement possible de l'être.

Mais elle n'était pas humaine : dès que je la vis, je compris que cette femme énigmatique était notre poisson. L'Artange de Lait, Briselâme, avait pris forme humaine. Enfin : je voulais des réponses...

Au milieu de ce décor surréaliste, Yacine était tout sauf rassuré : il ne prit place que lorsque je lui eus montré le chemin. À l'instant où nous rejoignîmes celle qui nous attendait, un serveur en grande livrée nous apporta nos consommations : des whiskies japonais pour mon flic et pour moi, et un grand verre d'eau pour la femme en blanc. Les deux autres filles ne buvaient rien.

Il était bien trop tôt pour un whisky, mais je trempai tout de même les lèvres dans la surface de l'eau-de-vie qui vint me brûler la langue. Levant mon verre en regardant Briselâme dans les yeux, je lui dis : « Très marrant, les cheveux blancs. »

On aurait pu croire qu'elle avait copié mon look, sauf que sa chevelure à elle était courte et policée, chaque mèche d'un blanc de colombe comme sculptée par un coiffeur de talent, alors que ma tignasse à moi était d'une teinte laiteuse, et mes longs cheveux aussi désordonnés que du crin de mouton.

« C'est elle, Brise-lard ? » demanda Yacine. « C'était elle, le petit poisson ? »

« *Briselâme* » corrigeai-je, « est une des trois dernières survivantes des Titanides, la première espèce intelligente de l'univers, qui a défié les Dieux en créant la vie. Crois-moi, elle est bien plus dangereuse qu'un poisson. Et ces deux demoiselles à côté d'elle, ce sont ses sœurs : Mangesonge et Crève-corps. »

Pas causantes, elles ne dirent rien. Je pris sur moi de lancer la conversation en abordant un sujet qui allait à coup sûr faire réagir : « Alors, Briselâme, c'est toi qui m'a envoyé des tueuses et qui a fait enlever mon frère ? »

La Titanide but une longue gorgée d'eau fraîche, puis me répondit sur un ton neutre : « Non. Je suis venue t'aider. »

« L'aider ? Ah bon ? » s'écria Yacine. Il tonna du poing sur la table. « C'est pour ça que vous vous êtes enfuie ? »

Elle se tourna vers lui, le scrutant comme un promeneur examine une fourmi : « Je me suis éloignée parce que Timea était accompagnée d'un intrus : vous, en l'occurrence. Mais si elle insiste pour nous imposer votre compagnie, c'est sa prérogative. »

Au ton de sa voix, il était clair qu'il s'agissait de la seule explication qu'elle daignerait nous donner. Quant aux deux autres Sœurs Miasmatiques, impassibles, elles ne faisaient montre d'aucune volonté de se mêler à la conversation.

Pas grave, je finirais par apprendre quelque chose : « Alors ? Les tueuses aux masques-miroir ? Elles travaillent pour *qui* ? »

« On les appelle les Énigmeuses » dit la dame en blanc. « Elles sont sèches et tristes à l'intérieur, comme si on s'était emparé de leurs rêves. Des tueuses redoutables, tu as pu t'en apercevoir. Quant à leur employeuse... »

Avec cette nonchalance qu'elle affectait depuis qu'elle avait pris forme humaine, l'Artange de Lait scruta le vide, comme si elle réfléchissait – ou plutôt, comme quelqu'un qui a déjà vu des êtres humains réfléchir et qui fait de son mieux pour les imiter :

« Le Monde Hurlant a beaucoup changé, Tim, depuis que tu es revenue ici, dans ton Monde Muet natal » dit-elle. « Des milliers de gens ont reçu le don de la Fiction, comme celui que tu canalises avec ton sabre. Les Humains les appellent les Dévoyés. Parce que leurs nouveaux pouvoirs viennent de nous, les Titanides, plutôt que des Dieux, ils sont craints, ils sont persécutés. Des politiciens sans scrupules attisent la haine du peuple contre cette minorité, s'en servent pour gagner du pouvoir. La plus virulente d'entre eux, c'est Katrijn Räginar, la Reine de Kareiken. »

« Et c'est elle qui m'a envoyé ces tueuses ? Mais je ne la connais pas du tout, moi, cette Reine. Le rapport avec moi, il est où ? »

Briselâme posa sa main sur la mienne.

« Timea, c'est toi qui a libéré la Fiction dans le Monde Hurlant lors de ta dernière visite. Cette femme te déteste. Tout ce qu'elle veut, c'est te capturer et te faire brûler sur un bûcher comme une hérétique, afin de satisfaire la soif de sang de ses sujets. Elle a fait de toi un symbole de haine. »

Mon cœur sauta un battement. Briselâme serra mes doigts dans les siens :

« Elles ont ton frère, Timea. Ce sont les Énigmeuses qui ont enlevé Matyas. Leur mission était de partir avec lui et de t'empêcher d'intervenir. Il doit être en chemin pour Reiksraad, la capitale impériale. La Reine va l'enfermer dans ses cachots et s'en servir comme appât. »

La révélation fut comme un coup de poing dans l'abdomen : mon petit frère se trouvait en danger de mort et c'était ma faute. Machinalement, mes mains lissaient une mèche de mes longs cheveux, encore et encore, pour y chercher un réconfort qui ne s'y trouvait pas.

« Si tu le souhaites » dit-elle, « Je t'emmène dans le Monde Hurlant pour que tu puisses le sauver. »

C'était donc de ça qu'il s'agissait. Ce qui s'était passé ce matin, le combat, la poursuite, tout menait à ce moment. Le Monde Hurlant, ses dangers invraisemblables, des ennemis dont je ne soupçonnais même pas l'existence... Il fallait que j'y retourne. La vie de mon frère était en jeu. Groggy comme un boxeur au cinquième round, ma décision était prise, j'allais accompagner Briselâme. Je me jetais dans la gueule du loup ? Pas grave. Je ne savais pas vraiment ce qui m'attendait ? Sans importance.

Il fallut que Yacine intervienne pour que j'émerge de ma torpeur :

« Une petite minute... Briselâme, c'est ça ? » dit-il en fronçant les sourcils face à la femme en blanc « Dites-moi... Qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas *vous* qui avez envoyé ces tueuses chez Tim ? Que vous n'avez pas monté toute cette affaire pour pousser Tim à vous suivre, ou quelque chose comme ça ? Est-ce que son frère a vraiment disparu ? Vous êtes réellement de son côté ? »

Fusillée du regard par Briselâme comme par moi, il haussa les épaules : « Oh, j'ai le droit de poser des questions, non ? »

« Bien sûr que je suis en train d'utiliser Timea, petite *créature* » répondit la Titanide. « Comme mes semblables ont coutume de l'appeler, Tim Keller est la Protagoniste. De ses actes dépend toute la suite de l'histoire. Oui, j'ai besoin de Timea pour qu'elle m'aide à sauver les Dévoyés, les enfants de la Fiction et donc *mes* enfants. Nous avons des intérêts communs. Je vais l'aider et elle va m'aider. »

L'inquiétude prenait le pas sur mon sens critique et j'étais encline à la croire sur parole. Ou plutôt : lui faire confiance était ma seule option pour le moment. Qu'aurait-elle pu dire qui m'aurait fait hésiter à accepter ? Pas grand-chose. J'aurais fait n'importe quoi pour retrouver Matyas, même si j'avais l'impression de pactiser avec Lucifer.

« Tu auras ma réponse ce soir... »

C'était entendu. Comprenant que nous nous étions dits tout ce que nous avions à nous dire, Crève-corps, la femme en noir, se leva pour prendre congé de moi : « Puisses-tu vivre une histoire intéressante, Tim. Nous nous reverrons avant la fin. Ce sont toujours les derniers chapitres les plus captivants, de toute manière, n'est-ce pas ? »

Ne sachant pas quoi lui répondre, je ne parvins à lui offrir qu'un sourire crispé. Là, Mangesonge, celle des trois que je connaissais le mieux, vint coller ses cheveux rouges contre ma tête et ses lèvres rouges tout près de mon oreille, pour murmurer : « Je veillerai sur ta mère en ton absence. Il ne lui arrivera rien. »

Je frémis. Avant qu'elle en parle, je ne m'étais même pas imaginé que d'autres membres de ma famille soient en danger. La promesse qu'elle venait de me faire m'inquiéta autant qu'elle me rassurait... Hésitante, elle parût être sur le point de me dire quelque chose d'autre, quand Briselâme intervint.

La femme en blanc griffonna sur un bout de papier une adresse en banlieue, où elle m'attendrait dès la tombée de la nuit. J'avais déjà un pied dans le Monde Hurlant.

De retour sur le quai, j'avais la tête comme une ruche pleine d'abeilles. Yacine se taisait – je crois qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait bien me dire. Nous nous fîmes debout, longtemps, là où le Puritain nous avait débarqués, à regarder le ciel dans des directions différentes.

Ce fut lui qui brisa le silence : « Donc laisse-moi résumer : il y a un univers parallèle bourré de trucs surnaturels qui existe pour de vrai. Là-bas, une méchante Reine a kidnappé ton frère pour te forcer à... à... »

« Elle veut se servir de moi pour punir tous ceux qui, comme c'est mon cas, maîtrisent le pouvoir de la Fiction, qui est considéré comme une insulte aux Dieux. En tout cas, c'est ce que j'ai compris... Je suis déjà allée là-bas, quand j'étais adolescente. Tout me paraissait plus simple à l'époque. »

Il faisait de son mieux, mais Yacine avait du mal à digérer tout ça. Perdu, il fixait ses bottes.

« Je m'en veux » lui dis-je en posant une main sur son épaule. « Quand je t'ai invitée chez moi hier soir, tu ne pouvais pas t'attendre à te retrouver au milieu de tout ça. Tu m'as énormément aidée, merci. Je comprendrais si tu... »

Il haussa les épaules : « Ça va. Les tueuses qui posent des questions, le sabre qui apparaît, le poisson qui parle, je suis en train de m'y faire. Pas trop le choix hein ? Je sais bien que je n'hallucine pas, parce que j'aurais été incapable d'inventer des trucs pareils. Et puis bon, toutes les filles ont des trucs dans leur passé qu'on n'a pas envie de connaître, en général. »

Il parvint à me faire rigoler. Par reconnaissance, je passai la main dans ses cheveux :

« Qu'est-ce que tu vas faire ? » me demanda-t-il.

Je regardai mes ongles avant de lui répondre. « Je crois que je vais retourner chez moi, chercher mes affaires... Passer des coups de fil. Ensuite... »

« Tu as pris ta décision, on dirait ? » dit-il.

« Il faut que j'y aille, Yacine. Je dois sauver mon frère. Et pas seulement lui : il y a tous ces milliers de Dévoisés, apparemment. Ici, personne n'a besoin de moi. »

Il prit sa respiration comme s'il allait objecter, se ravisa, et se contenta de dire : « Tu es pire qu'un alien, en fait, tu sais ça ? »

Yacine me serra contre lui : « Je n'y comprends pas grand-chose. Mais si une de mes sœurs était... Enfin voilà. Tu fais sûrement le bon choix. »

On se retrouva en bas de mon immeuble. À ce stade-là, il était clair que Yacine n'avait aucune intention de me livrer à la police, qu'il avait quitté les rails de la conscience professionnelle et même de la légalité.

« Je m'arrangerai avec tout ça, ne t'inquiète pas » me dit-il pour faire taire mes réserves. « Pour le moment, j'ai juste envie de jouer mon rôle dans cette histoire jusqu'au bout, d'accord ? Si j'ai bien compris, c'est celui du mec sympa qui ne pige rien. »

J'avais plein de questions, pourtant. Comment allait-il faire pour expliquer son attitude à ses supérieurs ? J'avais l'impression que ce garçon que je ne connaissais presque pas était en train de tout risquer pour moi, et ça me mettait mal à l'aise...

« Lapin, il ne faut pas t'en faire » me dit-il en jouant avec une de mes mèches blanches. « Je n'ai aucune imagination, mais je fais très bien l'idiot. Et puis... la manif d'hier, ça a été la goutte d'eau : marre de la violence. Je ne sais pas si j'ai très envie de continuer à être dans la police, à vrai dire. »

Yacine me proposa de monter lui-même dans mon appartement pour aller chercher mes affaires. Il passerait sans encombre les scellés de l'enquête, m'assura-t-il. Après lui avoir rédigé une liste des choses à emporter, je le vis disparaître dans l'entrée de mon immeuble, alors que je m'enfonçais dans le siège de la voiture, regardant autour de moi, espérant ne croiser ni policier, ni créature fabuleuse venue me régler mon compte... Il n'aurait aucune difficulté à rassembler ce dont j'avais besoin : tout était ficelé depuis des mois dans un gros sac-à-dos, préparé au cas où j'aurais l'occasion de retourner dans le Monde Hurlant...

Encore un coup de fil banal à ma mère : entendre sa voix me rassura, même s'il n'était pas question de lui raconter quoi que ce soit, surtout pas que son fils venait de disparaître. Aucune envie qu'elle vienne tout compliquer.

« Je crois que j'ai tout pris » dit Yacine en revenant. Il balança sur la banquette arrière mon gros sac de voyage. M'offrant un sourire plein de douceur, il tourna la clé de contact et démarra la voiture.

« Dis, tu as encore quelque chose à faire avant le départ ? On a quelques heures devant nous, non ? Allez Tim, je t'offre une dernière dose de normalité. »

Une demi-heure plus tard, j'avais une boule en mousse jaune dans la main et j'essayais de faire tomber une pile de boîtes de conserve dans l'espoir de remporter une grosse peluche, pendant que Yacine se moquait de mon manque de coordination...

Ce que ce mec appelait « la normalité » se révéla être une fête foraine, quelque part en banlieue, entre une zone industrielle et un échangeur autoroutier.

Il avait raison de se moquer : tout ce que je parvins à gagner fut un minuscule porte-clés en forme de dauphin, et encore, je suspectais que le moustachu qui s'occupait du stand me l'avait donné uniquement parce qu'il avait pitié de moi.

Ça avait déjà l'air d'être un monde parallèle, ce champ de foire, avec toutes ses attractions décorées de couleurs criardes, mauvaises copies à l'aérographe de personnages de dessins animés ou de films, bonshommes grimaçants tellement laids que dans un autre contexte, ils auraient été parfaits pour le train fantôme, mais qui, ici, faisaient le bonheur des enfants qui tournaient autour en criant de joie à bord des voitures, locomotives et fusées des manèges.

L'air était saturée de basses qui résonnaient dans ma cage thoracique et me donnaient une envie irrésistible de danser, alors que d'ordinaire je détestais cette dance music à deux balles et ces vieux tubes dont plus personne ne se souvenait.

On se paya des hot-dogs dégueulasses à un stand puant la friture. Sur le grand huit, je décrochai un si gros fou rire que j'eus mal à la mâchoire. Même le crachin ne parvenait pas à gâcher ma bonne humeur. Au bout d'un moment, j'acceptai même que Yacine me prenne la main.

Alors que le temps qui nous était imparti était presque écoulé et que la ligne d'horizon se teignait d'orangé, il eut l'idée d'acheter un ballon sur un des stands de la fête. Je ne sais pas pourquoi, il opta pour une baudruche en forme de cochon rose portant un chapeau melon.

Ce flic qui ressemblait si peu aux flics tels que je me les étais imaginés attacha deux cartes à la ficelle, m'en tendit une et me demanda d'y inscrire un vœu lié à cette journée pendant que lui faisait de même avec l'autre. Il les fixa et, ensemble, nous vîmes le cochon rose et son chapeau melon s'envoler. Après moins d'une minute, il avait disparu derrière un panneau publicitaire.

Tout cela devenait trop sentimental pour moi... Il que je prenne congé de Yacine ici et maintenant... reporter les adieux n'aurait été que plus douloureux et aurait achevé d'installer, dans son esprit comme dans le mien, quelque chose qui aurait trop ressemblé à une promesse – pas trop mon style.

Nous avions passé une nuit délicieuse, il s'était montré irréprochable au milieu d'une crise invraisemblable, et rien qu'à le regarder, je voulais goûter à nouveau sa peau, juste une fois... Il fallait que cela cesse. Jamais je ne me serais attardée autant avec un garçon dans des circonstances normales. Je n'avais pas envie qu'il me donne envie de rester.

Il me serra contre lui et on se fit cadeau d'un baiser qui ne voulait rien dire. Il me laissa m'en aller en prenant bien garde de ne prononcer ni le mot « adieu » ni « au revoir. » Au moment de descendre vers la bouche de métro, je réalisai qu'à travers lui, c'était de tous les habitants du Monde Muet que je venais de prendre congé.

Ce n'était pas bien loin du champ de foire : l'adresse que m'avait indiquée Briselâme était à cinq minutes de là, dans un de ces quartiers plein d'usines où l'on ne se rend jamais à moins d'y travailler, et où une personne prudente aurait été bien avisée de ne pas mettre les pieds après le crépuscule.

J'étais tout sauf prudente. Je cheminaï donc entre les entrepôts clos, les façades couvertes de tags et les manufactures à l'abandon, murs éventrées et poutrelles apparentes, semblables aux squelettes de baleines échouées. Seule m'importait ma destination, cette adresse fournie par le poisson blanc, là où j'allais trouver la porte de sortie de ce monde fade.

Je finis par la localiser, entre une décharge de pneus et une fabrique de carton ondulé : c'était une usine désaffectée, carcasse massive et obscure dans la pénombre naissante, plantée au milieu de ce qui ressemblait désormais à un terrain vague.

J'avais le trac comme si j'allais passer une audition... Au pied d'une imposante cheminée en briques, un mur rouge était fendu du haut jusqu'en bas, la faille ainsi dessinée formant une mince ouverture vers les ténèbres qui tapissaient l'intérieur du bâtiment.

Entre les deux pans de muraille écarlate je vis Briselâme, sous sa forme de poisson blanc, qui m'attendait en battant nonchalamment de sa nageoire caudale. Seuls quelques pas m'en séparaient. Je pris une respiration

profonde et je les franchis, pénétrant entre les deux pans étroits de la fissure alors que mes yeux tentaient de s'accoutumer à l'obscurité.

« Me voici » lui dis-je. Ses écailles scintillaient dans la pénombre alors qu'elle s'approchait de mon visage.

« As-tu pris ta décision ? » demanda-t-elle.

« Ouais, je n'ai plus rien à faire ici. »

Briselâme, sans rien ajouter, vint poser sa bouche de poisson contre mes lèvres de jeune femme. Quelque chose s'étira dans l'ombre. Ce qui n'était jusqu'alors que l'obscurité devint un gouffre vers l'ailleurs, une cassure, un passage qu'il ne me restait plus qu'à emprunter en compagnie de l'Artange de Lait. Un pas, deux peut-être, et je retrouverais cet autre monde vers lequel tout me poussait.

À quelques mètres de là, dans la rue, une voix m'interpella : « Tim ! » disait-elle. « Attends ! »

C'était Yacine qui m'avait suivie. Quel idiot ! Pourquoi revenir sur des adieux si parfaits ? J'entendais le martèlement de ses baskets sur le bitume. Dans quelques instants il serait là, avec des questions et des doutes, là où j'avais besoin de certitudes. Je refusai de lui accorder un regard et je bondis vers l'abîme.

Brusquement, autour de moi, chaque chose l'une après l'autre – les murs, le ciel, le son, la pesanteur, la vie – s'effaça, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, même pas de vide ou d'obscurité ; au milieu de ce rien, après une ellipse dont j'ignorais si elle avait été courte ou interminable, surgirent des phénomènes imperceptibles, des accrocs dans le néant, semblable à de la ponctuation, les virgules, les points-virgules et les points qui rythmaient la réalité ; enfin, ce fut comme si l'univers autour de moi était réécrit dans un nouveau langage, avec de nouveaux verbes, de nouveaux noms et de nouveaux adjectifs et une grammaire différente pour lier tous ces éléments les uns aux autres.

Il ne restait plus que Briselâme et moi, face à face dans la même position qu'au départ. Nous n'avions pas bougé d'un pouce mais autour de nous, tout avait changé. Sous un soleil écrasant, je ne vis autour de moi que des dunes d'un sable rosé, s'étendant à perte de vue, sur des kilomètres, sans aucune trace de vie.

C'était le Monde Hurlant, oui, mais je ne reconnais rien de ce qui m'entourait – j'étais perdue, infiniment loin de mes repères. Je fus tellement tétanisée par la surprise que ma première phrase n'eut rien d'historique :

« Rôh mais putain c'est une blague ? »